

Le début du dix-neuvième siècle dans nos campagnes.

Pas d'anachronisme !

Celui d'entre nous qui, remontant le temps, arriverait dans nos villages à la veille de l'Indépendance, serait bien dépaysé. Il ne verrait pas ces longues bandes de champs juxtaposant les dégradés verts ou blonds des différentes cultures qui nous sont familières; il n'apercevrait pas de troupeau de paisibles bovins en train de paître derrière des clôtures métalliques¹. Très peu de cultures en fait; un paysage de buissons servant de haies, de vastes terres communes rasées par le surpâturage ou des bruyères envahies par un tapis sauvage. Il entendrait tantôt les ordres de l'un ou l'autre laboureur stimulant son cheval, tantôt les cris des bergers et de leurs chiens occupés à guider des centaines de moutons dans ces immenses espaces. C'est en effet une ruralité fort différente que textes et documents de la première moitié du 19e nous font découvrir :

1) La qualité du terrain est très inégale et généralement il est sablonneux et rocailleux... On y cultive le seigle, l'épeautre, l'avoine, la vesce. Fourrages, légumes et fruits. 90 chevaux, 160 bêtes à cornes, 1100 bêtes à laine. Les fermes principales ont chacune un four à chaux pour l'amendement des terres. (s.v. Abée, Del Vaux, 1835²).

2) La base de la succession des récoltes est l'ancien assolement triennal légèrement modifié. Les deux tiers du sol environ sont en céréales d'hiver et de printemps et le dernier tiers en jachère, trèfle et pommes de terre. La céréale d'hiver qui domine ici n'est ni le seigle, comme dans les Flandres, ni le froment, comme dans la Hesbaye, mais l'épeautre, que les habitants de la contrée appellent grain, comme s'il l'était par excellence... L'épeautre résiste mieux que le froment aux hivers froids et humides et se contente d'un sol moins fumé et moins préparé et donne cependant un pain léger blanc et nourrissant... la céréale du printemps, l'avoine, donne aussi un rendement médiocre. La tige de ces deux plantes reste petite... ce qui fait que la paille est relativement peu abondante. L'épeautre et l'avoine forment le produit principal des fermes... On ne plante de pommes de terre que pour la consommation domestique. (R.Ulens, 1914³)

3) Les sarts, ou terres sartables, sont des parties de landes les mieux fournies en bruyères et genêts. On en pèle la superficie avec le hoyau; on ramasse les mottes en petits tas auxquels on met le feu. Les cendres, répandues sur la terre, lui donnent une fertilité momentanée. Elle fournit deux, rarement trois récoltes, et redevient stérile pendant vingt ou trente ans. (A. Desmousseaux, 1801⁴)

Pendant les années qui ont précédé l'Indépendance, la situation n'a pas évolué. Les villages ne rassemblent que quelques habitations entourées de petites parcelles de jardins particuliers, de prairies ou de vergers et de petits champs. Ces parcelles sont clôturées par des haies⁵ qui les séparent de vastes campagnes parsemées de petits taillis⁶. Un cadre qui nous semble idyllique; et pourtant... Le système de production reste identique à celui de l'Ancien Régime, à peine

¹ Les *fis d'arca* (archal <- orichalque anciennement = laiton) de notre jeunesse, utilisés pour leur souplesse.

² H. Del Vaux, *Dictionnaire géographique et statistique de la Province de Liège*, 1835

³ Robert Ulens, *Le Condroz, sa population agricole au 19e siècle; contribution à l'étude de l'histoire économique et sociale*, 1914, introduction.

⁴ A. Desmousseaux, *Tableau Statistique du département de l'Ourthe*, Paris, An IX.

⁵ Les haies sont des rangées épaisses de buissons qui protègent des jardins, champs ou pâtures des incursions des moutons qui circulent sur les chemins.

⁶ Le bois de Soigne (rue Botteresse) par exemple ne représentait pas la moitié de sa superficie actuelle. On admet que la surface boisée actuelle en Belgique s'est accrue de 20% depuis le début du 19e s.

auto-suffisant quand l'année est bonne. La terre appartient toujours à quelques riches propriétaires auxquels les cultivateurs paient un fermage fixe (s'ils ont un *bail à ferme*). Les habitants sont pour la plupart des domestiques, des valets de ferme ou des journaliers qui ne trouvent qu'une embauche saisonnière peu régulière; dans cette précarité, femmes et enfants (dès 12 ans)⁷ sont soumis au même régime : tous doivent rapporter un petit quelque chose pour permettre à la famille de (sur)vivre (le salaire d'un homme est le double de celui d'une femme qui est lui-même le double de celui d'un enfant).

Cherwage, une tradition épuisante.

Avec le recul qui est le nôtre, on comprend l'impossibilité de développer l'économie agricole et son rendement sans investissement ni progrès technique. On sait en outre que la période troublée de la Révolution et des guerres napoléoniennes avait pesé lourdement sur la population déjà paupérisée (impôts, réquisitions) et raréfié la main-d'oeuvre (conscription). L'assolement triennal, pratique utilisée depuis près d'un millénaire et qui le sera jusqu'au début du 20^e s., reste donc la règle; il s'agit, avons-nous appris à l'école, d'un cycle de culture de trois ans, répétitif et immuable, sur lequel est aussi calquée la durée des baux des fermes. Mais en y regardant de plus près, c'est une réalité impitoyable que font apparaître les mots : un travail très dur qui ne ménage pas davantage l'homme que le cheval. La première année pousse une céréale d'hiver; sur notre terrain, c'est principalement l'épeautre (voir 1 et 2), qui fournit le grain panifiable, mais aussi brassicole. La deuxième année, la terre va produire une céréale de printemps (marsage), l'avoine (voir textes 1 et 2) destinée aux chevaux (fournisseurs de force motrice à la ferme comme à la ville), voire aux moutons (ils reçoivent la paille non battue comme fourrage) et même aux humains en cas de famine. Enfin la troisième année, la terre "se repose", dit-on. Car la crainte principale des agriculteurs du 19^e s., souvent exprimée dans les textes, est de voir leur terre "épuisée" et peu ou pas productive pendant plusieurs années. C'est la *jachère* qui est censée rendre à la terre sa vigueur. Suivons le travail sur le terrain : les terres arables d'une ferme sont divisées en trois *soles*⁸ correspondant aux trois stades énoncés. Le premier tiers va accueillir la céréale d'hiver, semée à l'automne, manuellement, sur le sol préparé et qui a reçu le rare fumier produit par la ferme. Premier écueil, il arrive que les semences - jetées à même le sol et non enterrées⁹ - soient mangées par les oiseaux ou qu'elles ne germent pas à cause des intempéries. Abée et Scry privilégient l'épeautre (voir 1 et 2), une céréale panifiable appréciée de longue date et bien adaptée au sol et au climat; mais il a des points faibles : comme le froment et le seigle¹⁰, on le classe dans les cultures "épuisantes" (elles absorbent l'azote du sol) et "salissantes" (on ne peut y éliminer les adventices en sarclant); de surcroît, "*La tige reste petite... ce qui fait que la paille est relativement peu abondante*", par manque de fumure (il n'existe pas encore d'engrais chimique); donc peu de fourrage ... et peu de fumier (premier élément de ce cercle vicieux!). Son rendement est faible¹¹ par rapport à celui du froment des riches terres de Hesbaye. Enfin pour obtenir la farine panifiable, il nécessite après le battage une seconde opération qui arrache la *balle* (l'enveloppe) accrochée au grain. Signalons enfin que la

⁷ Le terme *prolétaire*, popularisé par le marxisme au 19^e s. vient du latin *proles* qui signifie *la descendance, les enfants*; *proletarius* désigne donc le citoyen le plus pauvre qui n'a d'autre propriété que ses enfants.

⁸ Les plans cadastraux - celui de Popp vers 1865 - gardent le souvenir de cette pratique : de nombreuses parcelles ont été divisées par cet usage en long couloirs parallèles qui ont échu à différents héritiers.

⁹ Les semoirs mécaniques primitifs (qui enterrent les graines régulièrement) n'apparaîtront qu'après 1850 dans les grosses fermes.

¹⁰ Ramelot et Fraiture privilégient le seigle, moins exigeant. Le froment ne se trouve qu'en Hesbaye.

¹¹ *Le produit moyen est par hectare de 28 hectolitres de grain en balles et l'hectolitre ne pèse que 42 kilogr., à peine plus que la moitié du poids du froment. (R. Ulens)*

moisson se fait à la main en utilisant souvent une faucille¹² (et non la faux parfaitement familière pour le foin) et en coupant la paille à mi-hauteur pour en faire des gerbes qui séchent sur le champ avant d'être stockées dans des granges ou en meules. Vous vous demandez probablement pourquoi on laisse délibérément sur le champ la moitié de la tige, alors qu'on manque de paille et de fumier. Une remarque anodine dans un texte nous l'explique. Reprenons l'ordre chronologique une fois la récolte mise à l'abri, on envoie femmes et enfants glaner les épis qui sont tombés malgré tout le soin des moissonneurs; ensuite arrivent les troupeaux de moutons (Del Vaux en mentionnait 1100 à Abée) qui vont raser les chaumes, mais aussi les mauvaises herbes que la coupe surélevée a laissés sur le

La faucille du 19e s (wikipedia).



Récolte des blés en Italie du sud en 1943.

champ avec leurs semences (c'est le *droit de vaine pâture*). Voilà le véritable herbicide bio radical du 19e siècle ! Et ce pâturage contrôlé par des bergers va durer jusqu'au semis suivant.

Scénario identique pour la céréale de printemps semée en mars (on l'appelle aussi marsage) la deuxième année. Chez nous c'est l'avoine, aliment de base des chevaux, qui sont indispensables pour les travaux agricoles (vers 1850 on en compte entre 25 et 30 pour une grosse ferme de 100 ha), aussi bien que pour les transports.

La troisième année du cycle "la terre est en repos"; c'est la *jachère*. Terminologie très relative, car si le principe est de ne pas semer de céréales, les hommes ne connaissent pas pour autant le repos. Deux, voire trois, griffages superficiels sont nécessaires pour empêcher la croissance des mauvaises herbes; il faut aussi étendre le fumier qu'on a déposé en petits tas et préparer la terre pour le semis d'épeautre en octobre. Cette description, synthétisée à partir de textes du 19e s., correspond à l'agriculture traditionnelle encore pratiquée pendant la première moitié du siècle.¹³.

Ces méthodes de culture ont des conséquences; elles expliquent le nombre très limité de bovins : il y a peu de pâtures et le foin est rare, au même titre que la paille, d'ailleurs. Comment nourrir des bêtes nombreuses à l'étable en hiver ? Cela semble difficile : on se limite à élever quelques laitières pour la consommation locale. Il serait inconcevable de vouloir vivre en produisant de la viande consommée uniquement par des nantis. Par contre,

¹² Il semble que, malgré la concurrence de la faux pour le foin, l'usage de la faucille, plus pratique pour former la gerbe sans perdre trop de grain, ait persisté dans notre région au moins jusqu'au milieu du 19e s. et même plus tard.

¹³ Cette pratique évoluera très peu avant 1870 et restera la norme dans les petites fermes jusqu'au début du 20e siècle.

les moutons sont plus intéressants : ils mangent ce qu'ils trouvent sur les *terres vaines*, les *bruyères* ou les *terres communes*¹⁴. Mais cela ne suffit pas : on sème donc dans la parcelle en jachère un peu de féveroles, des vesces et surtout du trèfle et de la luzerne. Ce qui apporte un supplément de fourrage et, lit-on, enrichit la terre¹⁵ Plus curieux, un propriétaire déclare *qu'il y plante aussi des pommes de terre : il garde certains tubercules comme plants, prend les plus beaux pour sa consommation et est très heureux de trouver les autres en fin d'hiver pour ses vaches et même ses moutons*¹⁶. Un autre conseille de prêter une parcelle de jachère à ses journaliers pour qu'ils y cultivent des pommes de terre pour leur famille. Tout en y voyant une action bienveillante (ce qui est vrai) de nature à augmenter l'attachement des travailleurs, il affirme que son champ, bêché et tenu propre, n'en devient que plus fertile¹⁷. Ces quelques initiatives sont louables, mais n'augmentent guère la productivité de la terre à une époque où la chimie n'est encore d'aucun secours.

Il restera à battre la récolte au fléau dans la grange à la fin de l'automne et en hiver (Un fameux labeur¹⁸) : les gerbes sont étendues sur le sol tandis que les hommes alignés et



Le fléau (Wikipedia)



Emile Jourdan. Le battage au fléau. Vers 1895 (Wikipedia)

avançant en cadence les battent avec le fléau (manche de 1,7m), à raison de 8 coups par mètre... On comprend la force réaliste de symboles que nous ne percevons plus : "le *fléau* de la peste"; la *faucille*, choisie pour le drapeau rouge des paysans russes révoltés... Mais aussi le propos du journalier liégeois, au corps usé non plus pour le seigneur, mais au bénéfice du propriétaire, qui constatait sa misère avec fatalisme dans son wallon imagé : "*çu n'est né tofer lu djvô qui tchèrêye a l'avône qu'èl magne.*"

¹⁴ Les *terres vaines* sont celles qui appartiennent à un propriétaire et ne sont pas utilisées; les *bruyères* sont soit marécageuses, soit trop peu fertiles pour être cultivées régulièrement. Les moutons y rasant les mauvaises herbes et broussailles invasives (Ferraris note *Bruyères* sur la chavée en contrebas de la rue des Aubépines à Abée). Les *terres communes* sont accessibles à tous les membres de la communauté (les plans cadastraux primitifs en mentionnent à Abée au sud-est du village et d'autres à Scry).

¹⁵ Ces plantes captent l'azote de l'air qu'elles stockent dans leurs racines et enrichissent donc la terre.

¹⁶ *Bibliothèque britannique*, t. 11, 1806, *passim*.

¹⁷ La vie de nos prédécesseurs, il y a moins de deux siècles, telle qu' évoquée dans ces témoignages, devait être un véritable esclavage (le mot n'est pas exagéré !) : pousser la charrue derrière le cheval, sarcler, faucher presque accroupi la moisson pendant des jours, bêcher ou labourer... tout cela en mobilisant femmes et enfants pour ramasser les mauvaises herbes, glaner, conduire le troupeau de moutons et assurer l'intendance !

¹⁸ Les premières machines à battre n'apparaîtront qu'après 1860 et elles seront très rares. Il n'y en aura que deux à Abée, dans des fermes du comte de Mercy Argenteau.

Un nouveau modèle économique

La Révolution et l'annexion à la France provoquent de grands chamboulements socio-économiques dans nos campagnes : on vend des domaines confisqués et nationalisés (Tillesse); les partages de biens en indivision dus à la suppression du droit d'aînesse provoquent la vente et le morcellement de nombreux patrimoines; des nobles s'investissent dans les affaires aux côtés de la bourgeoisie, dans la magistrature ou la politique. Ces nouveaux propriétaires, nobles ou bourgeois des villes, ont des capitaux et sont des entrepreneurs et hommes d'affaires avisés. Certains ont racheté à très bon compte des biens nationalisés, d'autres après avoir fait fortune dans le commerce ou l'industrie naissante du bassin mosan, acquièrent un domaine rural qui leur assure une résidence d'été et un accès à la noblesse; mais la terre, c'est aussi un investissement qui doit être, dirions-nous, rentable, comme le sont leurs fabriques ou leur commerce. Nous sommes à l'aube du capitalisme foncier. On voit apparaître dans nos villages de nombreux patronymes nouveaux : les Minette à Tillesse, le Comte de Mercy Argenteau, grand Chambellan de Napoléon, à Vierset et à Abée, les Warzée (qui deviendront de Warzée) à Ramelot, les Godin à Saint-Vitu... Et il en va de même dans tous les villages. Le souci essentiel : comment faire fructifier l'investissement ? Comment augmenter le rendement de la terre condrusienne ? Qu'est-ce qui peut rapporter sur cette terre ingrate ? Certainement pas la culture céréalière, nous l'avons évoqué. Et pourtant le Condroz n'a qu'un atout : sa terre et son sous-sol rocheux.

Pendant les dix premières années du siècle, des hommes qui feront l'histoire de notre région partent de cette analyse pour déceler la moindre opportunité, la saisir tout en l'adaptant et innover. Des innovations agricoles et industrielles apparaissent en effet en France et en Angleterre; elles sont souvent diffusées par des journaux que lisent nos *gentlemen farmers* et par des contacts à l'étranger; des idées germent aussi lors de réunions dans des sociétés comme l'*Emulation* à Liège; elles circulent dans leur correspondance. Examinons particulièrement deux initiatives condrusiennes.

Réorienter la production du domaine.

1 - La toison d'or

Parlant du Département de l'Ourt(h)e, le premier Préfet, A. Desmousseaux, écrit en 1801 : "*On y élève cependant des bestiaux, principalement des moutons, qui, par l'excellence de leur chair, se rapprochent de ceux des Ardennes...*" Cet élevage traditionnel n'enrichit pourtant pas : le commerce de la viande est local et les moutons locaux ne donnent qu'une laine de piètre qualité¹⁹. Les nouveaux grands propriétaires terriens ont vite fait le bilan : la culture céréalière en Condroz ne rapporte pas et manque de main-d'oeuvre; par contre les troupeaux de moutons ne nécessitent guère de bergers et sont bien adaptés à notre terroir. Cependant la laine de notre espèce indigène n'a que peu de valeur auprès des industriels du textile verviétois qui constitue le seul débouché. En un mot, pour que ça rapporte, il faut s'adapter ! Or le monde napoléonien offre au textile des opportunités commerciales qui n'échappent pas aux grands propriétaires. On ne peut qu'admirer leur réactivité et leur habileté à saisir le fil d'or : Verviers connaît entre 1800 et 1850 une croissance phénoménale de l'industrie textile due à deux facteurs, deux atouts qu'il fallait saisir : L'eau de la Vesdre, sortie des Fagnes, est de ce fait dépourvue de calcaire et permet de laver la laine en lui gardant sa douceur (ce que notre eau condrusienne chargée de calcaire ne permet pas); Cette qualité avait toujours existé, mais était inopérante sans une laine de qualité; pour se développer et exporter, il fallait une laine de qualité supérieure et un avantage technologique sur la concurrence étrangère. Un

¹⁹ Les soies de la laine sont courtes, dures et cassantes; ce qui est un grave défaut pour l'industrie textile naissante à Verviers.

coup de pouce du hasard et la sagacité d'un industriel verviétois, Iwan Simonis, créèrent les conditions qui firent la prospérité de la région : ce petit industriel verviétois accueillit (recueillit, pourrait-on dire) un technicien anglais fuyant son Angleterre natale, et finança la construction des machines textiles beaucoup plus performantes dont il avait emporté clandestinement les plans. Le patronyme de cet inventeur fut longtemps synonyme de prospérité wallonne, William Cockerill²⁰. En 1846, 42 % des entreprises textiles belges et 68 % de la main d'œuvre (12.349 personnes) se trouvent dans la vallée de la Vesdre. La correspondance échangée entre les industriels verviétois et l'intendant du Comte de Mercy au château de Barse montre combien la demande est grande. Les propriétaires d'Abée, de Tillesse et des villages environnants, en hommes d'affaires avertis, perçoivent tout de suite le bon filon : les nouvelles machines donnent aux usines verviétoises un avantage sur leurs concurrents européens et le blocus anglais réserve un vaste marché aux industries de l'Empire.

Une condition, cependant : les producteurs doivent offrir la qualité requise et exigée par les industriels ! C'est-à-dire la laine de moutons mérinos; d'origine espagnole, ils venaient d'être introduits en France par la Bergerie Nationale de Rambouillet²¹ créée par Louis XVI. *L'occasion s'offre rarement et se perd facilement, dit le proverbe !* L'action déterminée et prolongée de quelques grands hommes de notre terroir fut à la hauteur de l'innovation.

De Tillesse à Barse, on ne compte plus les moutons !

Le 15 août 1805 se crée chez nous à Tillesse, une "*Société Pastorale pour le perfectionnement des laines, par la propagation des mérinos et leur croisement avec des brebis communes dans le département de l'Ourthe*" dont les trois membres fondateurs nous sont déjà - ou nous serons - connus :

De Mercy Argenteau, Chambellan de SMI et propriétaire à Argenteau.

De Goër- Bierset, propriétaire cultivateur à Tillesse.

Ansiaux, idem.

Le Comte François Joseph de Mercy Argenteau (1780 - 1869) deviendra le plus grand propriétaire de notre région et assurément le Condrusien au rayonnement européen le plus vif du siècle. En 1805, ce jeune diplomate brillant de l'Empire napoléonien (il fut diplomate en Italie et à la cour de Munich, où il se lia avec notre futur Léopold I; il fut ensuite Grand Chambellan de Napoléon à Paris) montrait déjà son souci de faire fructifier le berceau de sa famille, les Argenteau d'Ochain. Il resta toujours proche d'Ochain, de Vierset, d'Abée et du Condroz.

Philippe Louis Marie de Goër de Herve de Haltinne (1765 - 1857) était issu d'une famille principautaire enrichie dans la métallurgie ("maître de forges" à Forêt, Prayon). C'était un des commanditaires du rachat de Tillesse par Antoine Ansiaux lors de la vente du domaine par les Révolutionnaires français en 1797²². la famille Minette lui succéda à Tillesse. Quant à Antoine Ansiaux, que nous avons déjà vu apparaître précédemment dans l'histoire locale, (qualifié de "ci-devant notaire"; "parrain du fils du fermier de St-Vitu"), il avait été conseiller du Prince-évêque, en même temps que Ph. L. de Goër.

La condition d'admission dans la société était claire : "être cultivateur, ou avoir des fermiers, propriétaires d'au moins un bélier mérinos."

²⁰ Après avoir quitté l'Angleterre en emportant des plans de nouvelles machines textiles que les Anglais gardaient jalousement, il les proposa vainement à des Suédois avant de rencontrer (dans un estaminet) à Hambourg un commercial verviétois qui le ramena chez son patron Iwan Simonis. Celui-ci fit l'investissement "du siècle" en 1799 et continua à financer le développement qui fit de Verviers un centre mondial du textile.

²¹ Cet établissement national reçut en 1886 300 béliers et brebis sélectionnés de race pure destinés à améliorer par métissage l'effectif ovin du royaume. En 89, les Révolutionnaires eurent l'intelligence de protéger ce patrimoine qui se développa encore sous Napoléon : on produisait et vendait des béliers pour les troupeaux de propriétaires privés. Sous Napoléon (en 1812) le Gouvernement français décida de financer la création de centres dans chaque département. Dans celui de l'Ourt(h)e, Barse, domaine du Comte de Mercy, fut choisi.

²² Partisan de la royauté (son beau-père avait été décapité en 1794), il s'était exilé en Allemagne et ne reviendra qu'à l'avènement de Napoléon.

Ce mouton trapu à toison crépue et à l'allure disgracieuse allait devenir non la poule aux oeufs d'or, mais le mouton à la toison d'or de notre Condroz; les béliers de race pure et exempts de maladie obtenus à Rambouillet, croisés avec des brebis locales, produisirent des métis associant la qualité de la laine mérinos à la robustesse de nos brebis. Cela conduira les manufactures lainières verviétoises à leur apogée vers 1850.



Bélier Merinos
de
Rambouillet.

Wikipedia

Les mérinos de Rambouillet.

Sous Louis XVI l'élevage ovin en France était en déclin : les différentes races locales produisaient trop peu de laine, de surcroît de mauvaise qualité. Le souverain fit donc pression sur l'Espagne pour obtenir un troupeau de moutons mérinos, la race la plus productive de l'époque, qui faisait la richesse de la région de Ségovie (au nord de Madrid). L'objectif était d'améliorer les races françaises par croisement. Pour ce projet, il fit construire la Bergerie Nationale de Rambouillet qui fut prête à accueillir le troupeau dès 1785. 360 moutons (des brebis et quelques béliers) s'y installèrent après un périple de plusieurs mois. L'opération commençait à peine quand 1789 l'interrompt; l'institution, propriété royale, fut nationalisée. Le retour au calme sous Napoléon permit de reprendre l'activité et de fournir des reproducteurs, y compris dans les territoires annexés. En 1804, l'impératrice Joséphine de Beauharnais offre 10 béliers à la ville de Liège. En 1812, le Département de l'Ourthe crée le dépôt de Barse pour fournir des reproducteurs aux éleveurs. En 1814, après la défaite de Napoléon, le Comte de Mercy envoie 30 béliers mérinos de Barse au Prince Bernadotte, futur roi de Suède (nous en reparlerons). Les grands propriétaires du département de l'Ourthe furent tout de suite séduits...

Le domaine de Barse devient très vite le centre d'excellence pour l'élevage et la vente de reproducteurs. Pendant plus de 10 ans, le régisseur, Henri Barrett, maintiendra un niveau d'exigence sanitaire tel que ses béliers échapperont à toutes les épizooties. Un exploit, au vu de la propagation de la gale et du pietin (infection destructrice au niveau de l'ongle) dans tous les troupeaux. Son abondante correspondance avec des clients et les rapports qu'il envoie à son patron, le Comte de Mercy, sont une mine d'information sur le commerce ovin et lainier ainsi que sur les difficultés économiques de nos villages.

En 1813, après la déroute de Napoléon en Russie, la crise commerciale s'insinue et détruit l'optimisme dans nos villages. Barrett dans ses lettres à son patron est catastrophé.

Le 19 avril 1813 "J'ai 102 agneaux mérinos et 350 métis de 2e et 3e génération. Nous avons beaucoup d'embaras à nourrir toutes ces bêtes. L'hiver a été long et très dur. Il faudra faire une vente après la tonte. Je crains qu'elle n'ira pas bien; il n'y a plus d'argent et la guerre tient le commerce en souffrance; il faudra cependant vendre 400 bêtes à laine...

Le 15 novembre 1813 Nous allons avoir à souffrir cet hiver; les réquisitions en tout genre sont déjà commencées; les contributions seront presque doublées et voilà qu'on demande des chevaux. Comment et avec quoi faire tout cela ? On ne peut vendre du bois, on ne peut vendre du grain, ni bestiaux, ni laine, en un mot, on ne peut rien vendre ! Si la paix ne vient pas à notre secours, nous sommes perdus !

Notre Condroz ne retrouvera son dynamisme qu'après l'Indépendance et au prix d'une nouvelle évolution : le bois, le charbon de bois et le charbon (de terre) donnaient une énergie locale bon marché; la métallurgie était en plein boom en vallée de Meuse ou du Hoyoux; la laine propulsait la vallée de la Vesdre parmi les régions les plus riches du monde; l'emploi se développait dans les manufactures... Les zones urbaines et industrielles profitaient de l'exode rural, à l'inverse des campagnes agricoles qui manquaient de main d'oeuvre. Or il fallait produire plus de céréales pour nourrir la population en plein boom.

2 - Les trous et les tchafours.

Creusez ! Calcinez !

On s'était rendu compte que la chaux, déjà utilisée par les Romains comme liant dans le mortier de construction²³, produisait un effet fertilisateur appréciable si le dosage était correct. Les textes d'époque ne jurent que par cet "or blanc". Il "suffisait" donc de développer la production pour répondre aux besoins agricoles. Par chance la matière première ne manquait pas dans nos villages : la roche calcaire, abondante et de qualité requise, abondait à peu de profondeur dans les *chavées* (il subsiste dans nos campagnes de nombreux vestiges de ces carrières, abandonnées et dissimulées par de petits bosquets); les taillis et les raspes qui couronnaient les *tiges* fournissaient le combustible nécessaire pour calciner²⁴ les pierres dans des fours à chaux fort rudimentaires, les *tchafours*, construits à proximité. Ce modèle répondait à l'exigence prioritaire : réduire au maximum le transport entre l'approvisionnement et l'utilisation. Un vrai "circuit court" : "*Les fermes principales ont chacune un four à chaux pour l'amendement des terres.*" écrit Del Vaux en 1835; Ferraris en avait représenté 6 sur le territoire d'Abée et Scry; vers 1865, le cadastre de Popp en mentionne un nombre égal en citant leurs propriétaires²⁵.

Cette transformation économique était une aubaine pour nos villages plongés dans la crise lainière. Nous avons évoqué ci-dessus celle de 1813-1814 qui fut provoquée par une guerre en Europe dont nos concitoyens étaient les victimes. Comment en sortir, sinon en se rabattant sur des solutions simplistes dont notre époque n'a pas le monopole ! H. Barrett exprime dans ses lettres le désarroi de son impuissance face à cette situation calamiteuse : *Les difficultés proviennent de l'immense quantité de laine fine d'Espagne que le Gouvernement a offert tout d'un coup à la vente. L'alimentation des mérinos qui coûte de plus en plus cher. Pour obvier à*

²³ Les archéologues ont trouvé des vestiges de fosses destinées à produire de la chaux éteinte à Outrelouxhe (voir article "*La route romaine dans nos villages*" sur ce même site).

²⁴ Calciner : "*transformer (des pierres calcaires) en chaux (calx, calcis) sous une chaleur intense*"

²⁵ On retrouve notamment les noms des propriétaires des 3 grands domaines : comte de Mercy (carrière et four près de la stèle de St-Donat; four près de la N66, au bord du ruisseau de St-Vitu); M. Minette (carrière et fours entre la rue de Tillesse et la Campagne de Bexhe); J-A Godin (carrière et four près du carrefour de l'Armolin).

cela, je crois qu'il serait nécessaire que le Gouvernement mît une imposition sur l'introduction des laines étrangères. Les fabricants crieront contre cette mesure. Ils ne manqueront pas de dire qu'on pénalisera le commerce, qu'on ne pourra soutenir la concurrence avec les manufactures étrangères; ce à quoi on pourrait répondre, me semble-t-il, que le Gouvernement rendra à la sortie des frontières l'imposition qu'ils auront payée sur la laine. Par ce moyen, les laines fines indigènes gagneront de la valeur... (16/10/1813) Les lois de l'économie sont impitoyables. Il va falloir de nouveau innover.

Pénurie et crise de l'énergie vers 1850. Coupez ! Brûlez !

La demande de chaux croît pendant un demi siècle, mais le combustible local ne suffit plus ! Depuis toujours, on utilise le bois local : les taillis et les raspes²⁶. Comme la demande provoque des coupes de plus en plus rapprochées, la ressource s'épuise et ce qui repousse est de surcroît souvent rongé par les troupeaux de moutons. On fixe d'abord une rotation de 10, puis 12 ans; mais cela ne suffit pas pour reconstituer les taillis. Vers 1850, la pénurie déclenche une crise grave. On se tourne alors vers le charbon dont l'extraction se développe dans le bassin liégeois. Se fournir au plus près, au Val Saint-Lambert à Seraing, par exemple, c'est déjà loin et coûteux ! On tente aussi d'exploiter de petites veines en surface à Bois-Borsu; le Comte de Mercy fait chercher du charbon à Vierset. Imaginons le transport : Ce n'est pas un semi-remorque qu'on envoie charger à Seraing, mais un tombereau à deux chevaux. Attention, la réglementation des routes et chemins est fort stricte ! Charge maximale pour un tombereau à un seul essieu quittant le Val Saint-Lambert: 1800 kg; limitation qui ne vise pas à ménager les chevaux dans la montée de la côte de France, mais la route (on ne la pave qu'à partir de 1832). Transports pondéreux interdits en période de dégel ! Obligation de disposer de cerclages larges sur les roues, De plus le Chemin du Val vers Terwagne (chemin de Dinant, ou Route de France) comporte 5 péages jusqu'à Terwagne. Cela augmente le coût de la chaux et réserve l'usage de cet amendement²⁷ aux grands propriétaires. Dans ces conditions, la production agricole n'augmente guère et ne peut rapporter suffisamment à la population qui croît dans les campagnes²⁸. D'où un exode vers du travail plus rémunérateur et plus règlementé qui se développe dans les carrières et les usines de la vallée du Hoyoux ou de la Meuse...

Rien n'est jamais acquis dans les choses humaines et le progrès technique détruit souvent ce qu'on croyait immuable ! En 1850, l'élevage des moutons dans nos régions s'effondra. Un événement imprévu, un progrès pourtant, fit perdre à la laine de nos mérinos sa compétitivité : la construction de la ligne de chemin de fer de Liège à Verviers permit de transporter par le rail de lourds ballots de laine de mérinos que les bateaux apportaient d'Australie ou d'Argentine à Anvers. Mondialisation déjà !

L. Pauquay 2023

²⁶ Les raspes sont les sous-taillis qui fournissent des fagots (cf. en anglais, raspberry = framboisier)

²⁷ Avant l'arrivée des engrais chimiques dans la seconde moitié du siècle, la chaux restera le seul fertilisant accessible et très réputé : "*La chaux, cet amendement qui (passez-moi l'expression) fait des miracles dans nos terres vierges...*" écrira un auteur ardennais en 1841 (Sohier).

²⁸ cf. BRAIVE G., *Le monde paysan belge de 1830 à 1870. : Il est d'ailleurs à souligner que le salaire moyen annuel de l'ouvrier agricole, sans la nourriture, se situe à un niveau très bas, peu au-dessus, parfois au-dessous du seuil de subsistance ultime. Le travail de la femme et des enfants, la culture d'un lopin de terre en propre, une activité supplémentaire étaient donc quasi nécessaires pour survivre.*